



Terre cuite Le cri d'alarme de Bruno Latour, philosophe iconoclaste

Par CATHERINE HALPERN

«**O**bjectif Terre» faudrait-il dire pour parodier les aventures de Tintin. Au lieu de porter nos regards toujours plus loin, commençons par enraciner nos pieds dans l'humus, une bonne fois pour toutes. Las de voir le monde courir à la catastrophe sans presque aucune réaction, le philosophe et anthropologue des sciences Bruno Latour est sur le pied de guerre. Pas d'armes de destruction massive, pas de kalachnikov, mais un livre audacieux qui montre les limites de notre régime de pensée. Les mesures du CO₂ dans l'atmosphère sont catastrophiques, les espèces disparaissent, le niveau des mers monte... tous les indicateurs sont au rouge. Et pourtant nous continuons à vivre – et à penser – presque comme avant.

Tâtonnements. Pour revenir à la Terre, il faut paradoxalement donner congé au concept de Nature, ce concept piège qui brouille tout, tantôt descriptif, tantôt normatif, englobant parfois l'humain parfois pas. Finie la Nature perçue comme un arrière-plan immuable et rassurant. Il faut lui substituer Gaïa que Latour emprunte à James Lovelock, ingénieur et physiologiste à la réputation sulfureuse. Pas de quoi gêner Latour qui, malgré un très vif succès dans le monde anglophone, dérange toujours en France avec son iconoclisme assumé et son goût pour la pensée à rebrousse-poil. Latour congédie les lectures rapides ou simplistes de Lovelock qui, en défricheur a certes tâtonné, expérimenté des idées, tenté des métaphores. Penser Gaïa, c'est comprendre que la Terre est une planète bien particulière, une planète vivante, avec une enveloppe fragile, l'atmosphère, qui rétroagit aux effets des hommes. C'est comprendre que la Terre est en quelque sorte sensible, active, et non inerte et inanimée. Manque de rigueur scientifique? Latour riposte : «*On ne pouvait se plaindre des dangers de l'anthropomorphisme qu'à l'époque où les humains jouaient sur scène un rôle bien distinct du décor dans lequel ils se pavanaient. Les rôles de tous les anciens personnages de la pièce sont en train d'être redistribués.*»

C'est ce que nous apprennent les historiens de la nature avec l'avènement de

l'Anthropocène, cette nouvelle ère de la géohistoire. L'humanité serait désormais la principale force géologique, capable à elle seule de bouleverser les climats et les équilibres des biosphères, par les pollutions, les déforestations, l'exploitation des énergies fossiles... L'action des hommes s'inscrit plus que jamais dans la pierre et le partage entre sciences naturelles et sciences humaines n'est plus tenable.

Les questions écologiques montrent également qu'il n'y a pas plus de sens à distinguer science et politique. Et c'est du reste les lobbies industriels qui l'ont le mieux compris : «*La description des faits est si dangereusement proche de la prescription d'une politique que, pour arrêter la remise en cause du mode de vie industriel, c'est sur les faits qu'il faut jeter le doute.*» Alors que les climatosceptiques sont le bras armé des intérêts industriels, ce sont eux pourtant qui se targuent d'être de vrais et neutres scientifiques. «*Par un superbe retournement de situation, ce sont les spécialistes des sciences de la Terre qui apparaissent aujourd'hui comme des excités, des militants d'une cause; des illuminés, des catastrophistes, et ce sont les climatosceptiques qui prennent le rôle des savants rassis, qui eux du moins ne confondent pas comment le monde va et comment il doit aller!*» La science est aussi politique, il faut l'assumer, car sinon le combat est inégal.

Choses inertes. Le clivage entre humains et non-humains doit également être dépassé. Mais comment se représenter l'inouï? Comment donner corps à ce qui n'existe pas encore? Latour avec Laurence Tubiana a imaginé une simulation, menée au théâtre des Amandiers de Nanterre du 26 au 31 mai derniers et mise en scène par Philippe Quesne et Frédérique Ait-Touati avec la participation de l'école des arts politiques de Science-Po : un «théâtre des négociations» rendu possible grâce à l'implication d'étudiants, avec 41 délégations et 208 délégués. Avec un parti assumé : «*Le temps est fini où les humains se parlaient entre eux devant un parterre de choses inertes.*» A côté de la délégation «Etats-Unis» ou «Australie», il y avait donc les délégations «Océans», «Atmosphère», «Sols», «Espèces en voie de disparition».



L'art permet d'imaginer les possibles, de leur donner corps. A l'aune de cette expérience, il faut bien reconnaître que la future COP21, conférence des Nations unies sur les changements climatiques qui se tiendra à partir de fin novembre à Paris, semble bien timorée.

Mente et malleo, «par la pensée et par le marteau»: de l'aveu même de Bruno Latour cette devise des géologues irait bien à sa profession. Car méthodiquement, dans un geste nietzschéen, il brise les idoles, teste la solidité de nos catégories,



Sur une rivière asséchée, à Allahabad, en Inde, en 2013.

PHOTO SANJAY KANOJIA

ausculte et bouscule les concepts. «Réveillez-vous car il est déjà trop tard», nous explique-t-il à sa manière. Et cessons de scruter vainement le ciel : il n'y a pas de planète de rechange. Ne serait-il pas temps d'avoir enfin les pieds sur Terre? ◆

BRUNO LATOUR FACE À GAÏA. HUIT CONFÉRENCES SUR L'ESPRIT DES LOIS DE LA NATURE Les Empêcheurs de penser en rond/la Découverte, 400 pp., 18€. En librairie le 8 octobre.